

BOURQUE, Hélène, *La maison de faubourg. L'architecture domestique des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch avant 1845*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Edmond-de-Nevers », n^o 10, 1991.

Yvon Desloges

Volume 46, numéro 3, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305114ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305114ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, Y. (1993). Compte rendu de [BOURQUE, Hélène, *La maison de faubourg. L'architecture domestique des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch avant 1845*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Edmond-de-Nevers », n^o 10, 1991.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(3), 506–508. <https://doi.org/10.7202/305114ar>

BOURQUE, Hélène, *La maison de faubourg. L'architecture domestique des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch avant 1845*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Edmond-de-Nevers», n° 10, 1991.

Cette étude sur l'architecture domestique de deux des principaux faubourgs de la ville de Québec nous fait renouer avec un sujet quelque peu délaissé depuis la vogue des années 1965-1975. L'architecture traditionnelle a peu à peu perdu de son attrait autant auprès du public que des chercheurs. Et c'est en quelque sorte un cri du cœur que nous lance H. Bourque afin de secouer l'apathie générale:

La petite maison de bois, aux yeux de certains bien banale, trouve en l'histoire de l'architecture une destinée des plus nobles, et revalorise son milieu d'éclosion par tout le système de l'architecture qu'elle sous-tend et le code culturel qu'elle évoque. Toutefois, tant que cette signification de la maison faubourienne ne sera pas reconnue aux yeux de tous, les derniers exemples types restent particulièrement vulnérables [... surtout face aux pics des démolisseurs]. (p. 122)

De fait, ce que voudrait traduire l'auteure dans son argumentation, c'est que l'analyse de la morphologie des faubourgs conjuguée à celle des

pratiques architecturales conduit à y découvrir une forme d'architecture «originale» et «typique» (p. 17).

Dans un premier temps, elle nous fait découvrir par l'analyse des plans la relation du bâti avec le sol. Il en ressort qu'il existe trois grandeurs de maisons: petite, moyenne ou grande, le bâti n'occupant jamais toute la surface concédée, de sorte qu'il n'y aurait aucune relation «entre la taille de la parcelle et celle du bâtiment» (p. 27). Par ailleurs, «la forme architecturale des faubourgs cherche à occuper d'abord la frontalité de la parcelle, plus rarement la profondeur de celle-ci» (p. 43).

Dans un deuxième temps, elle nous fait découvrir la pratique architecturale telle que la définissent les acteurs et le chantier de construction. Parmi les acteurs se comptent le notaire, le client et le constructeur. Constatation intéressante: 92% des clients habitent déjà le faubourg et ils sont francophones dans la même proportion. Quant au constructeur, Bourque voit une «spécialisation se développer dans le monde de la construction qui conduit à la percée de l'architecte dans les années 1830» (p. 72). Ces deux premiers chapitres, avouons-le, laissent le lecteur sur son appétit.

La partie la plus substantielle de l'étude se retrouve dans le troisième chapitre dans lequel l'auteure traite du vif du sujet: la typologie de l'architecture faubourienne telle que définie par les marchés de construction. Pour les deux faubourgs de Saint-Jean et Saint-Roch, Bourque dénombre 143 marchés dont 114 portent sur des maisons de bois (80%). Parmi ces dernières, sept sur dix n'ont qu'un étage; bon nombre disposent d'une surface habitable inférieure à 500 pieds carrés. Qui plus est, il y aurait relation entre l'analyse morphologique de la première partie et celle des marchés de construction.

Sur le plan physique, la pente du toit varie entre 45 et 50°. La maison compte cinq ouvertures dont une porte et deux fenêtres sur la façade alors que les murs pignons sont aveugles. La façade est recouverte de planches de bois à déclin tandis que sur les autres murs les planches sont posées à la verticale. Ce n'est qu'à compter du début du XIX^e siècle que les intérieurs commencent à se subdiviser. Alors qu'apparaît la petite maison sans lucarne dès 1729, il faut attendre 1810 avant que n'apparaisse celle avec lucarne, signe indubitable de l'utilisation du grenier dans l'habitat faubourien.

Cette étude ne vise que l'analyse architecturale; à ce compte, elle est bien étayée. Mais l'architecture s'insère dans un contexte social et économique et pour parvenir à le comprendre, il faut lire entre les lignes. Ainsi sur le plan synchronique, le lecteur aurait souhaité mieux connaître la répartition des marchés entre les deux faubourgs. D'une part, les maisons étant plus grandes au faubourg Saint-Roch (p. 94), la situation s'explique probablement par la composition socio-professionnelle puisque les résidents de Saint-Roch sont davantage reliés au commerce (p. 60). Il ne faut pas non plus oublier le facteur topographique du moins pour le faubourg Saint-Jean, ce que l'auteure néglige quelque peu de considérer; en fait, sa première et seule allusion à la topographie n'apparaît qu'à la toute fin de son exposé (p. 95). Il y aurait donc deux facteurs importants à considérer pour interpréter cette architecture faubourienne, à tout le moins pour la différencier.

Sur le plan diachronique, il semble y avoir un lien entre l'apparition des maisons à deux étages et le cycle économique puisque celles-ci apparaissent surtout après 1830 et avant le krach de 1847. Ce serait là une meilleure explication à apporter sur la disparition de la tradition artisanale que celle de l'apparition de l'architecte et des contrecoups de «l'industrialisation et de la spécialisation du travail» (p. 72 et 121).

Par ailleurs, Bourque nous apprend que le rôle du constructeur change après 1830, qu'on lui confie plusieurs fonctions supplémentaires telles que l'achat des matériaux alors qu'auparavant le client s'en chargeait, probablement par méfiance envers le constructeur. Il y a dans le discours de l'auteure plusieurs indices qui guident le lecteur vers une autre appréciation: la méfiance du client ne serait que le reflet de sa situation matérielle précaire.

L'auteure reprend cette considération de l'industrialisation à plusieurs reprises sans que le lecteur soit vraiment au fait de la définition apportée. Or, l'industrie du bâtiment est l'un des secteurs le moins influencé par la révolution industrielle (p. 69); certes construit-on des maisons préfabriquées à cette époque mais il ne s'agit pas des maisons des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch.

L'étude soulève par contre certaines interrogations. Lorsque l'auteure avance que ce type d'architecture tire ses origines de la ville intra-muros (p. 109-110), alors peut-on la considérer comme «originale» et faubourienne? Le fait d'occuper la frontalité de la parcelle au détriment de la profondeur doit-il être considéré comme typique du faubourg? L'étude des plans anciens de Québec semble suggérer qu'il s'agit plutôt d'une constante, peu importe le quartier, dans la première phase de son occupation.

En définitive, il faut retenir de cette étude que l'architecture faubourienne se veut le reflet de la société québécoise. De ce fait, on rejoint Amos Rapoport qui écrivait voici vingt ans, dans *Pour une anthropologie de la maison*, que «l'environnement de l'homme est le résultat d'une architecture populaire et la tradition populaire se veut la traduction de la culture d'un peuple. Cette tradition populaire a des liens beaucoup plus étroits avec la culture de masse et avec la vie quotidienne que la haute tradition architecturale qui représente la culture de l'élite». C'est là l'essentiel du message qu'a voulu nous livrer Hélène Bourque.